

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 9

Artikel: Ingénuité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cherie, d'où résultera une perte sensible.

Les consommateurs viennent généralement chercher le lait une fois par jour, le soir. Quand le temps est beau, c'est une satisfaction pour nos gentes dames et jeunes filles de se rendre à petits pas dans la direction de la Laiterie. On cause en chemin de ci et de ça et quelquefois la conversation se prolonge de quelques minutes supplémentaires. L'heure de la laiterie est importante pour chacun et nos paysans sont heureux lorsqu'ils ont la satisfaction de toucher leurs mois de lait, car pour beaucoup c'est une des principales ressources.

Lorsque le temps presse, à l'époque des grands travaux agricoles, un voisin complaisant se charge de porter le lait contenu dans les boîtes ou bidons. Une ménagère alerte et robuste ou de jeunes garçons traînent un petit char et il faut aller vite, car il s'agit de rentrer encore deux chars de foin ou de blé avant le crépuscule. « Tu te dépêchera », a dit le patron, et il s'agit d'obéir !

Les laiteries se sont transformées depuis quelques années; elles ont suivi les évolutions du progrès. Ici un moteur a été installé et il n'est plus nécessaire de se fatiguer pour la fabrication du beurre; là ce sont de belles presses à fromage, un foyer et une chaudière derniers modèles perfectionnés.

Partout la propriété, chose essentielle pour la bonne fabrication des produits laitiers. Mais elles sont nombreuses les Laiteries qui ne fabriquent plus, car les villes tentaculaires réclament une quantité de lait frais qui ira chaque année augmentant. Les caves à fromage sont vides et les étables à porcs ne sont plus habitées comme précédemment. C'est la vie qui se transforme et évolue, car les circonstances l'exigent et il faut suivre le mouvement.

A. Kb.

LES ABBAYES VAUDOISES

Il y a quinze jours, à Chexbres, a eu lieu une assemblée de délégués de l'Union patriotique vaudoise, qui avait pour but d'étudier l'organisation éventuelle d'une seconde réunion des Abbayes vaudoises, à l'instar de celle qui eut lieu, en 1922, à Bex, à l'occasion du Tir cantonal. Nous serons bientôt renseignés sur la décision prise par cette assemblée. En attendant et à ce propos, nous croyons bien faire de reproduire un intéressant historique de nos « Abbayes vaudoises » publié, il y a quelque temps déjà, par la *Feuille d'Avis du district d'Aigle*.

I

ES abbayes vaudoises ne sont pas nées du hasard. Leurs époques de fondation correspondent à des phases plus ou moins importantes de notre vie vaudoise.

Le goût des armes, et partant du tir en fut le principal créateur.

De tout temps, le Vaudois a été bon soldat, disons même le mot: « cocardier ». Est-ce un mal? Certes non, et la guerre mondiale dont nous avons aussi supporté le poids, démontre que pour être respecté, il faut être respectable, et que les baïonnettes helvétiques constitueront toujours la plus sûre des barrières sur nos frontières.

Le cadre restreint de cet article nous permet seulement de faire défiler devant le lecteur nos abbayes, des plus vieilles aux plus jeunes, depuis cette milice bourgeoise de Grandcour, fondée en 1381, jusqu'à la Benjamine, qui n'a que quelques semaines d'existence.

Dans le bon vieux pays de Vaud, à l'époque où Moudon était capitale des Etats, on tirait le papegay (du vieil allemand « papagai » c'est-à-dire perroquet).

Le papegay se tirait fixé au sommet de plusieurs perches superposées, à une hauteur d'environ 50 mètres. L'oiseau, de la grosseur d'un pigeon, était en bois, claveté de fer, il était fixé à la perche par une tige de fer de six pieds de long.

Comme le tirage du papegay avait toujours lieu au mois de mai, on trouve dans les archives de quelques villes vaudoises la mention que le mai (ou Mé) sera levé pour telle date, on disait aussi tirer le Mé.

Parmi les priviléges dont jouissaient seuls les bourgeois de quelques villes plus particulièrement favorisées, on distingue la « franchises du papegay ».

Les rois du papegay, c'est-à-dire les tireurs qui abattaient l'oiseau, étaient pendant l'année de leur royauté, exempts des divers impôts concernant le souverain.

Ce privilège, accordé déjà au XIV^e siècle à Moudon (1387), fut confirmé régulièrement à Yverdon, Nyon, Moudon et Morges.

Le tirage du papegay fut aussi accordé à d'autres villes : La Tour-de-Peilz, Aigle, Baulmes, Grandson, Lutry, Romainmôtier, Echallens, Aubonne, Rolle, Vevey, Orbe, Lausanne, Oron, Cossonay et Payerne.

Avant l'invention de la poudre, on avait dans les villes, des compagnies d'archers et plus tard d'arbalétriers.

Dans le milieu du XV^e siècle, apparaissent avec la poudre les couleuvriniens. Le tir à la couleuvre était de petite portée et mauvaise précision. Aussi voit-on subsister aux côtés des couleuvriniens, les archers et arbalétriers. Au début du XVI^e siècle, l'emploi de l'arquebuse fait mettre au rancart la couleuvre et plus tard l'arquebuse à son tour démodée est remplacée par le mousquet, auquel succèdent fusils et carabines.

Les plus anciennes abbayes vaudoises, à part celle de Grandcour, datent du XVI^e siècle. Elles sont la continuation directe des Compagnies de milices locales, composées des bourgeois autorisés à tirer le « papegay ».

Ce sont : les fusiliers de Moudon, 1527 ; les Tireurs à la Cible de Payerne, 1555 ; les Mousquetaires de la Tour-de-Peilz, 1574 ; la Compagnie des Mousquetaires de Grandcour, 1579 ; Société des Tireurs de la Bourgeoisie d'Aigle, dite des Mousquetaires, 1580 ; les Mousquetaires d'Yverne, le Tir communal de Leysin, la Société des tireurs de Corbeyrier, également les trois en 1580 issues du tirage de la paroisse d'Aigle ; la Société militaire de Baulmes, 1595 ; l'Abbaye des fusiliers de Denges 1585.

Les vieilles abbayes furent fondées par les arquebusiers qui, en compensation de services spéciaux qu'ils étaient appelés à rendre, recevaient certains avantages entr'autres un « prix à tirer ».

Les arquebusiers devaient, dans les villes, garder les portes en temps de troubles. Ils étaient au service du guet, les jours de foire. De là l'origine de nos vieilles abbayes qui s'érigèrent en confréries, suivant la coutume religieuse de l'époque. Les membres tous bourgeois du lieu, au début, se qualifiaient de « frères ». Ces sociétés étaient très fermées et leurs règlements jalousement observés.

Nous avons parlé des arquebusiers des villes. On nous objectera que plusieurs endroits que nous mentionnons ne sont que de petits villages. Cela est vrai, mais si l'on trouve des sociétés d'arquebusiers dans des villages, cela provient du fait que le souverain disait à avoir une milice locale exercée, pouvant le suivre à « l'ost » et à la « chevauchée ».

Les abbayes du XVII^e siècle nous paraissent avoir été fondées par des soldats vaudois envoyés, à maintes reprises par LL. EE., de Berne à Genève, lors des entreprises savoyardes contre la ville.

Au reste, les sociétés mentionnées d'Yverne, Corbeyrier et Leysin sont issues de l'antique tirage de la paroisse d'Aigle ; et pour Denges, n'oublions pas que les hommes du village devaient l'« ost » à la bannière du Pont de Lausanne.

Les troubles causés par la Guerre de Trente ans amena dans la Confédération et plus tard en 1653, la révolte des paysans bernois, réprimée par LL. EE. grâce aux troupes vaudoises,

enfin les premières guerres de religion amenèrent la création d'abbayes.

Disons encore que le mouvement militaire dont l'histoire nous permet de constater l'existence au XVII^e siècle, l'admirable organisation que Berne créa pour avoir non quelques troupes, mais tous ses sujets armés provoquèrent aussi la constitution volontaire de ces corps armés, contingents locaux, qui sont les abbayes vaudoises.

Ce sont : L'Abbaye des défenseurs de Bonylars, 1606 ; Société des tireurs de la Bourgeoisie d'Avenches, 1611 ; l'Abbaye des fusiliers de Cuarnens, 1612 ; l'Abbaye des Mousquetaires de Champagne, 1625 ; l'Abbaye des Echarpes Blanches, Montreux, 1627 ; la Société de tir des Bourgeois de Pully, 1628 ; la Société des fusiliers du Chenit, 1661 ; l'Abbaye des fusiliers de Bretonnières, 1626.

Le XVIII^e siècle fut celui des révoltes, et une guerre de religion en attrista le premier quart.

Cet état de choses provoqua un mouvement militaire dans le Pays de Vaud.

Plusieurs abbayes furent créées en commémoration de la victoire des troupes protestantes sur celles des cantons catholiques. On sait que dans la campagne de Villmergen (1712) les troupes vaudoises combattirent côté à côté avec celles de Berne et Zurich. La plus grande partie de la victoire a été dévolue par les historiens aux troupes vaudoises.

Ainsi rien de plus naturel qu'en rentrant à leurs foyers, ces hommes aient éprouvé le désir de se revoir au moins une fois l'an et pour cela aient fondé une société d'abbaye. C'étaient les premiers symptômes d'un réveil national, et le Souverain bernois, tout en engageant ce mouvement qui formait des soldats de plus en plus exercés, le surveilla et le réglementa.

C'est surtout après la tentative de Davel que LL. EE. surveilleront les abbayes vaudoises. Elles sentaient que c'était dans ces réunions de soldats que pouvaient germer les idées de celui qui le 24 avril 1723, donna à Vidy son sang pour la patrie.

Mais malgré l'étroitesse de la surveillance, le souffle puissant de la Révolution française anima les idées d'émancipation, et 1798 arriva.

(A suivre).

Ingénuité. — Un Auvergnat, fraîchement débarqué à Lausanne, examine les étalages de comestibles.

— Qu'est ce que c'est que ça?

— Une tortue... c'est très bon pour faire de la soupe.

L'Auvergnat prend la bête, la retourne :

— Est-ce que vous vendez la boîte avec... ?

UN SUCCÈS ORATOIRE

FLA Revue française *Pro vino*, qui cherche à maintenir à l'étranger le succès des grands crus de France, a demandé à un certain nombre d'écrivains français quelques pages à la gloire des vignobles de leur pays.

Voici ce qu'écrit à ce propos l'humoriste Pierre Mille :

« Le plus beau, le plus complet, le plus immédiat succès d'éloquence que j'ai vu de ma vie, est dû à l'action puissante, et beaucoup plus salutaire qu'on en aurait pu juger au premier abord, du vin de Bourgogne.

» Un de ses amateurs, un de ses amants, il y a une bonne pièce de quarante ans, à l'époque du Gouvernement de l'Ordre moral, du Seize Mai, de toutes ces histoires politiques qui aujourd'hui paraissent remonter à la nuit des temps, c'était le père Jacquot, je change son nom, mais ne change que cela. Dès 1843, et sous le second empire le père Jacquot, avocat à Paris, avait été considéré comme « un rouge ». Dans la petite ville de N..., en ce pays du Morvan où il avait pris sa retraite, il n'avait pas changé d'opinion. Il demeurait en relations avec les « meneurs » de Paris, pour parler comme des gens bien pensants qui n'étaient pas de son avis.